

dans la région d'outre-Loire, et étaient passés dans les mains des ducs et des autres seigneurs du pays : c'est là ce qui peut expliquer l'espèce d'indifférence que montra Peppin.

La Provence et la Bourgondie méridionale étaient dans une situation presque analogue : Arles et son territoire reconnaissaient l'autorité d'Eude; le reste de la contrée, au moins jusqu'à l'Isère, n'obéissait guère qu'à ses patrices, ducs ou comtes, et Lyon même et le nord de la Bourgondie étaient fort peu soumis au gouvernement austrasien. Partout, dans ces régions, les ducs, les comtes et quelquefois même les évêques, appuyés par les populations, visaient à l'indépendance. Le lien ecclésiastique, qui eût pu comprimer cette tendance, se relâchait de jour en jour : tandis que Peppin ravivait les mâls germains, les conciles gallicans cessaient presque entièrement.

Peppin parut enfin obtenir, dans ses derniers jours, le fruit de tant d'années de combats : les Allemans, à la suite de trois campagnes meurtrières, dans lesquelles leur pays avait été saccagé, brûlé, bouleversé de fond en comble par le « prince des Franks » (709-710-712), se résignèrent à redevenir les tributaires et les auxiliaires de la nation franke. La paix fut également conclue avec les Frisons : le maire Grimoald épousa la fille de Radbod, et le duc des Frisons ne s'opposa plus à la prédication de l'Évangile parmi son peuple (711). En l'an 713, Peppin se trouva en paix pour la première fois. « Cette année-là, disent les *Annales de Metz*, le prince Peppin ne conduisit l'armée d'aucun côté hors les limites de sa principauté. »

Mais les troubles intérieurs qui agitaient l'Austrasie étaient une triste compensation du rétablissement de la paix extérieure : la vieillesse de Peppin était empoisonnée par les discordes de sa famille ; son fils aîné Droghe était mort en 708, laissant deux enfants, appelés Arnold et Hughe (*Hugo*), qui succédèrent à ses dignités et à ses domaines. Il restait au duc des Franks, outre Grimoald, un fils né d'une autre épouse que Plectrude : malgré sa dévotion, Peppin avait suivi les

coutumes polygames des princes franks, et épousé une seconde femme, « noble et belle », appelée Alfeïde ou Alpaïde; elle lui avait donné un fils qu'on nomma Karle (*Carolus*, Charles), c'est-à-dire « le fort, le vaillant; l'enfant crut et devint beau, valeureux et propre à la guerre (*elegans, egregius atque utilis*) »; cet enfant devait être le grand *Charles-Martel!* Une haine implacable s'éleva entre les deux femmes et leurs fils, elle éclata à la première occasion.

En 714, Peppin tomba malade dans sa maison de Jopil, près de Héristall et de Liège; les deux partis de Grimoald et de Karle s'apprétaient déjà à se disputer l'héritage du « prince des Franks ». Grimoald, accouru de Neustrie pour voir son père, étant entré dans la basilique commencée à Liège, qui n'était pas encore une ville, un *païen* s'approcha de lui tandis qu'il priait, et lui passa son épée au travers du corps. La douleur et la colère rendirent des forces au vieux Peppin; il se leva de son lit pour venger son fils, « extermina tous ceux qui avaient trempé dans le complot », puis il se recoucha et il mourut le 16 décembre 714, excluant de sa succession son fils Karle, qu'il soupçonnait vraisemblablement de complicité dans le meurtre de Grimoald; « il avait commandé vingt-sept ans et six mois à tout le peuple frank, avec les rois à lui soumis, Théoderik, Chlodowig, Hildebert et Dagobert », disent les annales frankes.

III

La mort de Peppin déchaîna les tempêtes : toutes les tendances à la séparation et au démembrement, mal comprimées à force de victoires, reprirent leur essor et firent crouler en débris l'empire dont le vieux duc d'Austrasie avait incomplètement rétabli l'unité. Les Frisons, les Allemans, les Bavaïois, se remirent aussitôt en pleine liberté; la vaste région entre la Loire, les Cévennes et les Pyrénées acheva de s'affranchir sous son roi Eude : le pays entre la Durance

et la mer, peut-être même entre l'Isère et la mer, accepta la suprématie de ce roi des Gallo-Romains; Lyon et les contrées voisines se rendirent complètement indépendantes sous leurs évêques et leurs comtes.

La première épouse de Peppin, la vieille Plectrude, femme énergique et intelligente, essaya audacieusement de remplir la place de son mari, et de régir la Gaule franke au nom du jeune roi Dagobert III et du jeune maire Théodoald, fils de Grimoald, qu'elle voulait imposer à la Neustrie. Elle partit des bords de la Meuse pour aller installer son petit-fils dans la mairie neustrienne, après s'être emparée de Karle et l'avoir jeté au fond d'un cachot. Plectrude avait pour escorte toute une armée formée par les leudes de Peppin et de Grimoald : elle parvint sans obstacle jusqu'à la forêt de Cuise (les forêts de Compiègne et de Lesgue), où étaient situées les métairies de Maumagues, de Compiègne et de Choisi, séjours accoutumés des rois fainéants; mais, là, les Austrasiens furent assaillis à l'improviste par les Neustriens levés en masse : un furieux combat se livra dans ces clairières qu'avaient tant de fois fait résonner les chasses bruyantes des rois franks; les leudes de Peppin et de Grimoald, surpris, enveloppés par les légions des insurgés, tombèrent en foule sous les épées neustriennes. Plectrude et Théodoald s'enfuirent « avec un petit nombre des leurs », et le petit maire alla mourir en Austrasie des suites de sa fuite et de sa terreur. Sans distinction de partis, la Neustrie entière s'était insurgée contre l'Austrasie. Les Austrasiens avaient vendu chèrement leur patronage aux seigneurs de Neustrie, et l'orgueil de ces héritiers des vieux héros saliens avait été sans doute maintes fois humilié par leurs alliés devenus maîtres : une grande partie des duchés et des comtés de l'Ouest avaient été livrés aux hommes de l'Est; les seigneurs neustriens avaient été entraînés incessamment aux guerres de Germanie, et forcés de prodiguer leur or et leur sang pour des intérêts quasi étrangers. Les prétentions d'une femme et d'un enfant à gouverner leur patrie furent à leurs yeux le dernier des outrages et comblèrent la mesure.

L'armée neustrienne élut maire sur le champ de bataille un seigneur frank de l'Anjou, nommé Raghenfrid, qui se montra digne du choix populaire. Raghenfrid saisit aussitôt l'offensive, passa la forêt Charbonnière, dévasta tous les cantons austrasiens situés entre l'Escaut et la Meuse, et s'empara de la Champagne, qui appartenait aux enfants du fils aîné de Peppin. L'irritation des Neustriens et leur désir de prévenir à tout prix le retour de la domination austrasienne étaient tels qu'ils s'allièrent aux Frisons et aux Saxons, et les excitèrent à envahir le territoire de la nation franke.

Le royaume de l'Est, lorsque commença l'année 716, semblait donc toucher à sa perte; les principaux compagnons d'armes de Peppin étaient morts dans la forêt de Cuise; l'anarchie régnait sur les deux rives du Rhin; Plectrude s'était enfermée dans Cologne avec ses partisans et ses trésors; aucun chef n'avait assez de pouvoir ni de renom pour grouper autour de lui les défenseurs de l'Austrasie et tenir la campagne, et cependant les ennemis s'avançaient de tous les points de l'horizon : à l'orient, les bandes saxonnes, qui déjà, l'année précédente, avaient saccagé tout le pays des *Hattewares* (la Hesse), partie septentrionale de la France germanique, recommençaient leurs ravages avec une nouvelle furie, et débordaient jusqu'au Rhin; au nord, le vieux roi des Frisons, Radbod, relevant la bannière du paganisme, arrivait par la Gueldre à la tête de ses guerriers, qui brûlaient de venger leurs longs revers; à l'ouest, Raghenfrid et les Neustriens entraient au cœur de l'Austrasie par la Champagne et les Ardennes, conduisant avec eux un nouveau roi mérovingien qu'ils venaient d'élever au trône sous le nom de Hilperik, quand le bruit se répandit tout à coup que Karle, le fils déshérité de Peppin, jeune homme de vingt-cinq ou vingt-six ans, déjà bien connu par son indomptable courage, s'était échappé de la prison où le retenait sa belle-mère. « Les peuples consternés, et désespérant presque du salut public, virent en lui leur unique appui, et le reçurent comme si leur grand chef Peppin lui-même fût revenu à la vie pour les sauver. » Radbod et

Raghenfrid étaient déjà en marche, chacun de son côté, vers Cologne : Karle, avec tous les braves accourus à son ban de guerre, s'élança au-devant des Frisons, qui avaient remonté le Rhin sur une multitude de barques ; mais la fortune ne répondit point à ses espérances : après un long et sanglant combat, il fut vaincu, et perdit beaucoup de vaillants hommes. Les Frisons victorieux exercèrent à loisir des représailles dévastatrices sur la terre de leurs ennemis. Pendant ce temps, les Neustriens s'étaient portés droit à Cologne, pillant et désolant tout sur leur chemin. Plectrude capitula et livra une partie de ses trésors pour racheter et la cité et sa personne ; puis l'armée neustrienne, gorgée de butin et satisfaite de sa campagne, rentra dans les Ardennes pour retourner chez elle. Karle, cependant, déployait, afin de réparer son malheur, cette intelligente activité, cette fermeté d'âme, ce mélange de prudence et d'audace qui caractérisent le grand homme de guerre. L'énergie des Austrasiens ne se laissait plus abattre depuis qu'ils l'avaient à leur tête ; divisés en petits corps de troupes, ils se mirent à harceler incessamment les Neustriens et les Frisons, prenant l'avantage des lieux et taillant en pièces tous les détachements qui s'écartaient pour piller. Karle, avec cinq cents chevaliers d'élite, tenta un coup bien plus hardi : ayant reconnu du haut des collines des Ardennes, l'armée de Neustrie campée dans la plaine d'Amblef (*Amblava*, dans le Limbourg), il fondit tout à coup sur elle « à l'heure du dîner », la jeta dans le plus grand désordre, lui tua beaucoup de monde, et se retira sain et sauf avec sa petite troupe chargée de riches dépouilles. Les Neustriens regagnèrent leur pays, et cette brillante escarmouche termina la campagne.

Les Austrasiens, revenus de l'espèce de stupeur où le désastre de Cuise et les suites de cette défaite les avaient plongés, ne respiraient que vengeance. Ce n'étaient pas quelques échecs accidentels qui pouvaient terrasser cette race héroïque ; elle était trop fortement constituée. De l'île des Bataves, au sud-ouest, sur la côte jusqu'au *Détroit Gallique* (Pas de Calais), au sud-est jusqu'à la moyenne

Meuse, sur la Moselle en amont jusqu'à Metz et tout le long de la rive gauche du Rhin, la population germanique dominait numériquement dans les campagnes, et même parfois dans les villes, bien que l'élément gallo-romain restât fort dans les anciennes cités : les différences de conditions étaient moins compliquées en ce pays qu'ailleurs par des différences d'origine et de langue ; cette masse d'hommes belliqueux, unis de langage, de mœurs et de traditions, formait le corps national le plus compact et le plus robuste de l'Europe, et se personnifiait en ce moment dans le plus puissant homme de guerre que l'Occident eût vu naître depuis le conquérant Chlodowig. Le peuple austrasien tout entier n'était plus qu'une armée : l'Austrasie avait enfin trouvé des chefs qui comprenaient et représentaient son génie national, au lieu de le violenter en poursuivant un but impossible : de là, cent vingt ans de gloire sous quatre hommes extraordinaires.

Karle employa l'hiver à organiser les forces de l'Austrasie : au printemps de 717, les légions austrasiennes, grossies par les renforts des Franks d'outre-Rhin et par une foule d'aventuriers appartenant à toutes les nations teutoniques, se rassemblèrent autour de Héristall. Presque tous les leudes de Peppin s'étaient ralliés à Karle l'année précédente ; cependant le parti de Plectrude était toujours maître de Cologne et de quelques autres places fortifiées. Karle n'usa point le premier feu de sa belle armée contre les murs de Cologne, qu'il était bien assuré de voir tomber devant lui, s'il revenait vainqueur du royaume de l'Ouest : il traversa la forêt Charbonnière et se précipita sur le Cambrais ; il n'alla pas loin sans rencontrer l'armée neustrienne, qui était campée à Vinci (*Vinciacus*, près de Crèvecœur). Karle envoya des députés au roi Hilperik pour réclamer la *principauté* (*principatum*) qu'avaient eue son père Peppin sur les Franks occidentaux ; le maire Raghenfrid répondit, au nom du roi, en menaçant Karle de lui enlever le commandement des Franks orientaux, et en « le sommant de se préparer à tenter le

jugement de Dieu pour le lendemain, afin que la puissance divine décidât à qui appartiendrait le royaume des Franks. » C'était le 21 mars 717, solennelle et terrible journée ! Les Neustriens, pleins d'ardeur et de confiance, attendirent les hommes de l'Est : ils n'étaient plus commandés, ainsi qu'à Tertri, par un inepte fanfaron, mais par un brave et habile capitaine : ils ne voyaient plus dans les rangs ennemis toute l'aristocratie de leur pays ; peut-être même avaient-ils au contraire parmi eux les Austrasiens de la Champagne, les leudes des jeunes ducs Hughe et Arnold, fils du fils aîné de Peppin et de Plectrude, qui avaient été élevés par la veuve de Waratte, leur aïeule maternelle ; ils soutinrent donc de grande vigueur le choc des guerriers de Karle, qui s'étaient rués impétueusement à l'attaque ; « la bataille fut très cruelle, disent les chroniques, et l'on combattit très longtemps avant de savoir à qui resterait la victoire » : les Neustriens étaient supérieurs en nombre ; mais le *menu peuple gallo-romain* des villes (*vulgaris plebs*), qui faisait le gros de leurs bataillons, était bien inférieur, par les armes, l'adresse, la force physique et l'habitude de la guerre, aux compagnons de Karle, tous gens *éprouvés aux combats*, forts et hauts de taille, couverts de casques de fer, de cottes de mailles et de vastes boucliers, armés de grandes épées tranchantes, de lourdes haches et de longues lances. Les hommes de l'Ouest succombèrent enfin : Raghénfrid prit la fuite avec le roi Hilperik, laissant les plaines du Cambrais jonchées de cadavres neustriens. Karle, après avoir partagé entre ses fidèles d'innombrables dépouilles, marcha de l'Escaut sur l'Oise, passa cette rivière à la suite des fuyards, et poursuivit Hilperik et Raghénfrid jusqu'à Paris. Si grand qu'eût été le désastre des Neustriens, une seule bataille, cette fois, ne termina pas la querelle : Raghénfrid ne se résigna point à ce « jugement de Dieu » qu'il avait provoqué, et s'appêta à se défendre au midi de la Seine. Au nord de ce fleuve, plusieurs cités furent prises et pillées, mais il y en eut d'autres qui résistèrent avec succès : les Austrasiens avaient hâte

de reporter chez eux leur riche butin ; Karle fut contraint de retourner en Austrasie sans avoir complété sa victoire. Il alla en recueillir le prix à Cologne : Plectrude ouvrit les portes de cette ville, et remit à Karle les trésors de son père. Karle, proclamé duc ou prince (*hérezoghe*) par l'Austrasie entière, crut devoir enlever au maire de Neustrie le faible prestige qu'il pouvait encore tirer du nom mérovingien, et se donna aussi un roi, nommé Chlother ; on ne sait où il alla chercher ce Mérovingien inconnu. Les chroniqueurs n'ont pas daigné nous apprendre de qui Chlother était fils.

Pendant que Karle combattait les Saxons et les Frisons, le maire de Neustrie, Raghénfrid, essayait de relever son peuple, et appelait le roi d'Aquitaine à son aide.

Eude, quoique préoccupé de grands périls qui commençaient à menacer la Gaule du côté de l'Espagne, sentit bien que l'intérêt des Gallo-Wascons était de soutenir les Gallo-Franks de Neustrie contre les Franco-Germains d'Austrasie et de Teutonie. Dans les premiers mois de 719, une armée de Méridionaux, dont les montagnards des Pyrénées étaient la principale force, passa la Loire et joignit sur la Seine les débris des bataillons neustriens. Le chef des Frisons se préparait, de son côté, à une diversion qui eût ôté à Karle la disposition d'une partie de ses forces. La mort subite de Radbod désorganisa les plans de la coalition : les Frisons demeurèrent immobiles, et Karle, à la tête de toute l'armée austrasienne, courut au-devant des Neustro-Aquitains. Le choc eut lieu sur l'Aisne, près de Soissons, à quelques lieues de cette forêt de Cuise, naguère si fatale aux Austrasiens.

« Il y eut là une grande tuerie de Franks », disent les Annales de saint Nazaire : il paraît qu'une terreur panique s'empara de l'armée neustro-aquitaine, composée d'éléments si discordants et si hétérogènes ; Wascons, Gallo-Romains, Franks-Saliens, se jaloussaient et se défiaient les uns des autres. Cette masse confuse se débanda à la première charge des Austrasiens, et il fut impossible